

# RÉVÉLATION

Stéphanie FRIGERI

Du haut de ses huit années, le fils de Charis se regardait dans le miroir ; il se souvint du moment où la robe vint à lui. Ce jour-là, il avait promis à Viviane de lui rendre visite, de l'autre côté du village. Elle était sa meilleure amie depuis toujours, et à vrai dire, il l'aimait. Mais il ne pouvait le lui révéler, se demandant si les certitudes qu'il avait sur sa propre identité l'autorisaient à en être amoureux. Il se rassurait en pensant : « je verrai bien quand nous serons grands ». Il frappa à la porte de chez elle et dès qu'il entra, vit Meryl, la mère de Viviane, qui triait ses vêtements. Il l'embrassa et l'observa pendant quelques instants, placer dans une corbeille en osier ce qu'elle voulait garder, et déposer sur un vieux drap blanc et rêche ce qu'elle voulait donner aux familles les plus défavorisées du village. Et soudain il vit la robe. Il ressentit le même émoi que le soir où il l'avait vue sur elle pour la première fois. Les manches étaient amples et descendaient jusqu'à la naissance de ses poignets, le tissu fluide tombait de ses épaules jusqu'au-dessus de ses chevilles, ne marquant ni ses seins ni sa taille ni ses hanches, et la blancheur de l'étoffe enveloppait tout son être. Il n'avait pu s'empêcher de dire « comme ta robe est belle Meryl ! ». Le grand frère de Viviane s'était moqué de lui, répétant en riant « oh la fille, oh la fille, oh la fille ! » et lui s'était mis en colère, hurlant qu'il ne comprenait rien et qu'il n'était qu'un sale menteur. Très vite, il chassa ce souvenir de son esprit pour se concentrer sur Meryl qu'il fixa intensément, priant pour qu'elle abandonne la robe sur la pile destinée aux moins fortunés. Ce qu'elle fit. « J'irai déposer tes vêtements au village si tu veux » lui dit-il. Elle lui caressa la joue en signe d'approbation et se replongea aussitôt dans ses occupations. Lorsqu'il fut l'heure de partir, il noua le baluchon de linge et prit le chemin de la grand-place. Il s'arrêta derrière l'église à l'abri d'un muret qui le préservait du regard d'éventuels curieux. Il se saisit de la robe blanche. Le contact de l'étoffe sur ses mains déclencha un frisson dans tout son être. Il venait de franchir une étape. Puis, se représentant avec précision l'apparence qu'il devait avoir pour révéler sa véritable identité, il déchira un morceau du drap blanc et rêche, et dissimula le tout aussi bien qu'il le put sous son manteau de laine. Il déposa sur le parvis de l'église ce qu'il restait du baluchon que lui avait confié la mère de Viviane, et courut à toutes jambes pour rentrer chez lui avant le retour de Charis. Une fois dans sa chambre, il en bloqua la porte avec un bâton qu'il avait trouvé dans la forêt, et plaça son nouveau trésor dans sa malle, celle qu'il avait fait promettre à sa mère de ne jamais ouvrir.

Revenant à l'image que lui renvoyait son miroir, Il scruta chaque détail de son reflet. Ses cheveux, qu'après maintes supplications il avait enfin eu le droit de laisser pousser, tombaient sur ses épaules. Habile de ses mains et doté d'une imagination débordante, il avait confectionné un chapeau à larges bords avec le morceau de drap blanc et rêche. Même s'il ne pouvait penser à son âge qu'une tête habilement couverte avait la vertu de forcer le respect, et du même coup, permettait de s'imposer plus facilement, il pressentait qu'il ne pouvait dissocier cet atours de sa tenue. Il s'attarda sur sa robe. Sobre, longue, blanche, elle lui donnait une allure intemporelle ; mais surtout, dans sa tête d'enfant, vêtu de cette manière, il ne ressemblait plus à aucun de ses copains et du même coup, devenait exactement ce qu'il était. Ce qu'il voyait en se regardant était bien, mais il n'avait jamais osé parler à personne de son secret, de peur de ne pas être pris au sérieux, d'inquiéter, de décevoir, et pire encore,

de voir se détourner de lui tous ceux dont l'ouverture d'esprit étriquée interdirait toute forme de tolérance. Ce n'est que dans la forêt qu'il trouvait un peu de réconfort et de sérénité. Il avait fait des arbres ses nouveaux amis, ceux devant qui il n'avait à se justifier de rien, pouvait à loisir se promener dans sa robe blanche en adoptant des attitudes qui lui paraissaient naturelles. Et de sa nonchalance apparente due à une démarche qui donnait l'impression qu'il glissait plus qu'il ne marchait, naissait une grâce infinie. Emanait alors de lui quelque chose d'étonnamment perceptible pour son jeune âge, quelque chose, il le savait déjà, qui fascinerait certains hommes et en effraierait d'autres.

Lorsque vint enfin le jour où il se sentit prêt, persuadé que l'évidence ne laisserait aucune place au doute et qu'il pourrait enfin convaincre Charis qu'il en était ainsi, il ouvrit sa malle, en sortit ses affaires soigneusement rangées et se présenta devant le miroir. Il enleva son pantalon, sa chemise et ses chaussures, laissa glisser sur sa peau la robe blanche qui magnifiait la finesse de son corps pourtant si jeune et ajusta son chapeau sur ses cheveux défaits, avec une précision parfaitement maîtrisée par ce geste tant de fois répété. Satisfait, il sourit à son image. Enfin, il serait bientôt libéré de son secret. Il partit puiser le courage dont il avait besoin sous le vieux chêne, et posant ses deux petites mains sur le tronc rugueux, lui confia tout bas qu'il était temps. Le cœur battant, il attendit le retour de sa mère pour faire son entrée. Il faisait déjà presque nuit quand il franchit le pas de la lourde porte en bois. Il tenait à la main son bâton, celui qu'il avait trouvé dans la forêt et qui empêchait les éventuelles intrusions de sa mère dans sa chambre, ce bâton qui plus qu'un soutien était en vérité son protecteur. Lorsque Charis leva les yeux sur lui, éblouie par la beauté de son enfant et par l'aura qui entourait tout son être, elle ouvrit la bouche et balbutia :

- Mais... mais enfin Merlin ! Que fais-tu dans cette tenue ?

- Maman, ma chère maman, je suis un magicien !